

D'aucuns, toutefois, forcés de séjourner parmi nous, y trouvèrent bientôt quelque agrément. Ils apprécièrent le caractère wallon, les changeantes magies de notre ciel, les courbes de nos collines. Ils s'attardèrent, conquis par le charme expressif et varié, par l'ampleur et l'intimité de nos paysages. On leur fit admirer les trésors cachés de nos arts. Ils devinèrent la poésie de nos traditions, la noblesse (qui parle encore, ça et là, dans les pierres) d'une histoire admirable, faite de désintéressement et d'héroïsme, et qui n'est



IMP. AV. BÉNARD LIEGE.

Affiche de M. Aug. DONRAY.

qu'un long élan vers la liberté. Ils furent ravis. C'est donc que Liège mérite d'être aimée.

A la vérité — et c'est une des caractéristiques de la psychologie locale — nous ne nous sommes jamais mis en peine de séduire l'étranger. S'il y a dans cette indifférence un peu de fierté, mal comprise, d'ailleurs, il y a beaucoup d'apathie aussi, et de la plus coupable. Et l'Exposition vient nous secouer fort à propos...

Notre contrée n'est pas connue parce que nous ne l'avons pas fait connaître. Nous avons à rattraper beaucoup de temps perdu, et

l'occasion qui se présente est particulièrement opportune. Une Exposition est, à coup sûr, le meilleur des remèdes pour nous guérir de l'indolence qui nous affecte tous en général et dont nos dirigeants, parce qu'ils sont plus en vue, s'attestent spécialement atteints.

Il s'agit de réagir contre cet état d'âme collectif. Sans doute Liège est une grande et belle ville, vivante, riante, confortable. Mais si elle plaît, c'est en toute ingénuité. Ceux qui entendirent connaître ses prestiges durent montrer beaucoup d'application, voire une façon de ferveur préventive. Ses enfants l'ignorent. Existe-t-il vingt Liégeois qui puissent énumérer et commenter les beautés de leur cité ? Nous avons à nous accuser de ne pas les avoir fait resplendir aux yeux de tous. Et notre joie est de constater, en cet article, que nous avons enfin compris notre faute, et que nous sommes en train de la réparer. Cette intuition qui nous est tardivement venue, c'est le bienfait anticipé de l'Exposition. Grâce à elle, on réalise depuis quelque temps, on aura réalisé dans deux ans ce qui, sans elle, nous eût encore coûté vingt ans d'efforts hésitants, de tergiversations, d'attente énervante. D'ores et déjà, il sied de remercier ceux qui osèrent prendre l'initiative de la grande œuvre, parce que leur geste a réveillé toutes les activités assoupies, parce qu'ils ont, dans tous les domaines, stimulé l'allure des trainards.

Dressez plutôt, par simple curiosité, la liste des grands travaux entrepris. On nettoie, on démolit, on agrandit... On ouvre des musées, on érige des statues. Nouveaux ponts, nouveaux tramways, nouveaux boulevards, nouveaux palais... Le vieux théâtre d'opéra dépouille sa crasse antique. Déjà nos tableaux sont installés en des galeries claires et spacieuses. Nos antiquités vont rendre à la maison Curtius une noble raison d'exister. L'hôtel d'Ausembourg, la maison de Grétry offriront bientôt à l'artiste en promenade des haltes charmantes. Le Pont Neuf est élargi, et — miracle plus surprenant que tout le reste ! — la gare du Palais sera demain reconstruite. On doit inaugurer, pendant l'Exposition, le monument Defrecheux, le monument Rogier, le monument Gramme. Vous parlerai-je du Parc de la Citadelle, du Boulevard circulaire, de l'asphaltage des artères centrales ou de l'élargissement de la rue du Pont d'Avroy ? On assure que le Palais des Fêtes du parc de la Boverie fera concurrence à la « Renommée » qui renaît de ses cendres. Ce ne sont qu'adjudications, que terrassements et que palissades. Chacun s'active, les habitants aussi font la toilette de leurs demeures. Tous ces efforts simultanés se confondent en une immense ardeur générale. Si nous nous accordions cinq minutes pour nous considérer les uns les

autres, nous ne nous reconnaitrions plus. Mais nous n'avons pas ce temps là...

A l'Exposition même un compartiment d'art ancien réunira les merveilles disséminées dans nos églises et dans les salles peu connues du musée diocésain. Et l'on assure qu'un salon spécial, pendant de l'éphémère exhibition brugeoise, accueillera les toiles des vieux maîtres mosans.

Il apparaît donc que nous sommes en voie d'honorer la terre natale comme elle le mérite. Certes elle savait déjà, telle quelle et sans apprêt nouveau, se faire attirante et charmer le passant qui sait voir. Je n'en veux pour preuve que ces lignes découpées dans un article publié naguère par la *Gazette* de Bruxelles, dont un collaborateur était venu visiter les travaux des Vennes :

Le temps, cette fois, n'est pas souriant. La ville, lorsque j'arrive, n'est pas dégagée encore du brouillard de la nuit, qui se condense en petite pluie glacée, fine et pénétrante.

Tout est noyé dans le gris; les contours, à quelques centaines de pas, s'atténuent; les cimes qui entourent la vallée s'accusent à peine; la pointe du quai de Fragnée d'un côté, le pont de la Boverie, de l'autre côté, semblent construits avec de la brume. Les eaux de la Meuse, déserte, atone sous le ciel sans rayons, n'accusent leur mouvement que par la ligne plus pâle des barrages: un fleuve de plomb. Seuls, les yachts blancs, comme endormis, hivernent dans le chenal.

On ne distingue un peu de couleur qu'aux avant-plans: des grains d'or pâle aux arbres du parc d'Avroy; un peu de roux, de brun, de vert sombre aux massifs du Jardin d'acclimatation, un peu de rouge fané aux toits: des semblants de tons, des restes de pinceau frottés sur le gris et le noir de l'ensemble; et pourtant c'est charmant, d'une harmonie discrète et mélancolique, de lignes fines, d'imprécision pénétrante: un panorama de Schumann.

Rue du Parc, les guinguettes mouillées dont les charmilles n'ont plus de mystère, laissent mieux voir les vieilles maisons du cru, massives, avec leurs encadrements de pierre bleue aux fenêtres, et qu'on sent si bien forties du sol liégeois où elles tiennent par leurs racines de pierres.

Plus loin, le visiteur esquisse cette heureuse psychologie de nos sites :

C'est le charme triomphant de Liège que cette multitude d'aspects larges et vivants; où la nature est présente à côté du paysage urbain, où les masses fumeuses des constructions industrielles font repousser aux coquettes de la ville bien tenue.

Nullé part la flânerie ambulante n'a plus de surprises et plus de variétés. Nullé part, le pittoresque n'est plus mouvant et plus inattendu

qu'à Liège; nulle part la variété de la vie ne trouve dans les dehors d'une cité des aspects plus expressifs.

La vieille église noirâtre voisinant avec un jardin de cabaret, les barques à demi enfoncées dans l'eau, les éternels pêcheurs qui partout trempent leur fil, les perspectives des berges et des quais, les maisons disséminées, tout fait tableau, tout a son sentiment, même par ce jour triste.

— Que faut-il que je regarde, maintenant? disait l'autre jour un auguste visiteur.

Il voulait évidemment dire que tout était à regarder, et qu'il n'y avait pour le plaisir des yeux que l'embarras du choix.

Lorsqu'il reviendra en 1905, le journaliste bruxellois verra ce qu'à l'ample poésie du paysage a pu ajouter la filiale activité des hommes pour la glorification de notre coin de terre.

Et d'autres en foule viendront avec lui. Ce sera un second bienfait de l'Exposition d'avoir attiré sur notre petite patrie la sympathique attention de l'étranger. Surpris, les touristes constateront que, chez nous aussi, il y a « quelque chose à voir ». Et, en effet, la plupart des belles choses que nous pouvons montrer seront désormais visibles pour tous, et non plus seulement pour le chercheur opiniâtre et renseigné. Une visite à la foire internationale du commerce et de l'industrie révélera par surcroît, au voyageur venu de loin, le charme varié de notre région, son effort et sa richesse, ses arts, la nuance d'esprit de ceux qui sont nés sur son sol. En nous quittant, il attribuera à Liège la place qu'elle mérite dans la fastueuse corbeille des villes belges. Déjà l'on s'émeut à distance; le témoignage que j'ai cité tantôt le prouve éloquemment. Les foules de 1905 propageront par les chemins d'Europe la renommée de la Belle au bois dormant que fut trop longtemps la capitale wallonne.

Voilà de notables avantages. En ces commentaires de la première heure, faut-il prévoir quelque grave inconvénient qui les compense?

Toute Exposition universelle détermine, dans le milieu où elle tient ses assises, une sorte de crise de cosmopolitisme qu'on a maintes fois analysée. Cette crise, nous allons la subir à notre tour. Et l'on peut espérer qu'elle aussi se résoudra, en définitive, par un profit moral.

Il serait risible de craindre que ce que nous avons d'essentiel et de particulier, que notre tradition, que notre façon de comprendre pût être altérée par le contact éphémère et superficiel des visiteurs qui nous viendront des quatre points cardinaux. Mais cependant le défilé des visages inconnus, la vie large, les têtes fastueuses qui caractérisent une période d'Exposition, sont de nature à nous

influencer favorablement. Durant six mois, Liège va vivre avec une intensité double : nous contracterons ainsi des habitudes qui nous resteront ; cette mégalomanie en action transformera heureusement la micromanie dont nous avons souffert. Nous aurons connu pendant ces journées des besoins intellectuels nouveaux. Nous aurons vu se dérouler des spectacles dont l'ampleur nous aura imposé des réflexions imprévues. Nous aurons vécu une existence plus nourrie, plus prompte, moins restreinte. Nous avons besoin de cette confrontation avec le monde extérieur. Se cultiver est bien, mais regarder autour de soi n'est pas moins nécessaire. S'il est utile de se mirer dans le passé, il faut aussi, le moment venu, escalader, pour contempler le panorama, la muraille qui limite notre ronron quotidien.

Pour ce qui est de nos qualités propres, elles ne sont nullement menacées. Nous nous réveillerons, au lendemain de la « World's fair », aussi foncièrement, aussi filialement Wallons qu'auparavant. A notre ferveur s'ajoutera la coquetterie du triomphe.

D'avoir groupé en un radieux bouquet toutes les floraisons de nature et d'art qui jaillirent de notre sol, nous aurons appris nous-mêmes à mieux nous connaître. D'avoir en ce grand effort collectif, exalté nos énergies, nous aurons acquis une assurance dans l'action, une largeur de vues et une décision dans la conception qui nous manquaient. Et d'avoir vu ceux d'ailleurs travailler à nos côtés, d'avoir admiré à loisir les merveilles étrangères, nous tirerons mille leçons fécondes, nous resterons plus instruits, c'est à dire plus puissants pour la tâche du lendemain. Dans la grandiose aventure de l'Exposition, nous avons des défauts à perdre et des forces à gagner.

CHARLES DELCHEVALERIE.



Bibliographie

BULLETINS ET ANNALES :

Société verriétoise d'Archéologie et d'Histoire. — BULLETIN, tome IV, 1903.

D^r J. LEJAER. *Histoire de la Ville de Verviers. Période française, 1794-1814.* — M. de Lanzac de Laborie ne s'était servi que des Archives nationales, à Paris, pour faire son beau travail sur la *Domination française en Belgique* ; pourtant nos archives provinciales et communales renferment des documents intéressants pour notre histoire, qui auraient pu éclairer plus d'un point resté jusque maintenant dans l'ombre. La preuve en est l'*Histoire de la Ville de Verviers* que vient de publier l'infatigable chercheur qu'est M. LEJAER.

Le travail de M. LEJAER quoique limité à l'histoire d'une ville, déjà importante d'ailleurs à cette époque par suite du développement de son industrie, témoigne une activité et une patience dignes d'éloges. L'auteur a consulté toutes les archives de la Ville, les imprimés et les manuscrits qui pouvaient lui fournir quelque renseignement nouveau, et parvient ainsi à redresser certaines erreurs de ses devanciers.

Après avoir résumé en deux pages les faits généraux qui ont précédé l'annexion de notre pays, l'auteur présente un tableau très détaillé des vicissitudes des administrations centrale et municipale sous les trois régimes français : la *Conquête*, le *Directoire*, le *Consulat* et l'*Empire* ; dans une quatrième partie il classe, en chapitres bien agencés, les documents relatifs à la religion, organisation judiciaire, finances, enseignement, bienfaisance, industrie, et des varia qui intéresseront vivement ceux qui s'occupent de folklore et des usages du bon vieux temps. Enfin, il termine son travail par la publication de quelques annexes : une liste d'émigrés, deux comptes communaux curieux de 1787 et de 1807, etc.

Ce livre fourmille de détails sur les différentes administrations qui se sont succédé à la tête de sa Ville, sur les relations tantôt gracieuses, tantôt tendues entre le Conseil municipal et l'Administration centrale ou départementale. Il faut surtout remarquer le caractère vraiment nouveau et original des premiers chapitres, l'histoire du pays d'Entre-Meuse-et-Rhin au moment de la conquête, époque troublée par les allées et venues des armées ennemies et par les tâtonnements d'un gouvernement peu certain de sa durée. L'on pourrait peut-être demander à l'auteur des idées plus générales, une vue synthétique de cette période de l'histoire de Verviers : quelles ont été les raisons de l'accueil fait par la population aux troupes françaises ?

Comment peut-on expliquer les rapports amicaux ou hostiles des différentes administrations ? N'y eut-il pas, à la fin du régime impérial, des signes de mécontentement et ne peut-on prévoir dès 1813 quelle sera la conduite des Verriétois lors de la défaite du grand Empereur ? Ont-ils eu des motifs particuliers pour se prononcer contre la domination française ?

Mais tel qu'il est, le travail du D^r LEJAER, est une œuvre de mérite qui fait honneur à son auteur et à la jeune Société qui l'a admis dans ses Bulletins.

D. Brouwers.

D. BROUWERS, *La fabrique des « queues et penes » dans le duché de Limbourg en 1766.* — Notre collaborateur expose dans cette étude un épisode fort intéressant de l'histoire de l'industrie drapière qui fit, dès le xvi^e siècle, la renommée de l'Est wallon de la Belgique. On sait que cette industrie était surtout localisée à Verviers, pays de Liège, et à Hodimont et Eupen, qui faisaient partie du duché de Limbourg. Les draps de « queues et penes » étaient fabriqués au moyen des bouts de filés qui se cassent et tombent de la trame en tissant les draps, et des bouts qui restent à la chaîne et n'ont pu entrer dans la composition de l'étoffe. Ces produits n'avaient évidemment pas la valeur des draps fabriqués au moyen de laine et se vendaient à beaucoup meilleur compte. Aussi les fabricants de Verviers, sous prétexte de sauvegarder la réputation de leurs manufactures compromise par ces étoffes de qualité inférieure, avaient réussi à faire interdire par le prince-évêque l'emploi des « queues et penes ». Le gouvernement des Pays-Bas, fut mieux avisé et permit la nouvelle fabrication, et cette tolérance eut les plus heureuses conséquences pour le pays de Limbourg et surtout pour le petit village de Dison qui vit en quelques années augmenter sa population dans des proportions extraordinaires. C'est alors que les fabricants de draps fins de Hodimont et d'Eupen, menèrent campagne pour se débarrasser de cette redoutable concurrence. Ils alléguèrent que dans tous les pays limitrophes, la nouvelle industrie était prohibée, que les draps de « queues et penes » discréditaient à l'étranger toute l'industrie drapière du Limbourg, et que la vente des bouts de fils excitaient au vol des laines les ouvriers de leurs fabriques. Ils réussirent à faire édicter l'ordonnance du 20 mai 1765 qui défendait d'employer aucune « queue et penne » dans la fabrication des draps et interdisait la vente des bouts de fils à tous ceux qui n'en auraient pas obtenu l'autorisation. Cette ordonnance donna lieu à de longs démêlés devant le Conseil des Finances des Pays-Bas, qui siégeait à Bruxelles. M. BROUWERS analyse les différentes suppliques envoyées par les fabricants de « queues et penes » et par leurs adversaires et qui nous font connaître quantité de détails intéressants pour l'industrie drapière du xviii^e siècle. Grâce à l'intervention des Etats du Limbourg, la fabrique de « queues et penes » fut tolérée de nouveau en 1766, mais l'édit prohibitif de 1765 ne fut définitivement rapporté qu'en 1784, et jusqu'à cette date la nouvelle industrie subit encore plusieurs attaques.

Em. Fairon.

V. TOURNEUR, *Le trésor de monnaies romaines de Petit-Rechain (Dison).* — Il date de dix ans et est resté inédit. Il ne contient aucune pièce nouvelle, mais présente quelques variétés de types connus; la date qu'il fournit est du reste intéressante pour l'histoire des invasions germaniques dans la Belgique romaine. L'auteur en donne le détail, avec rappel de la numérotation de Cohen. La plupart de ces monnaies sont de l'époque de Gallien: c'est donc au plus tard en 268 après J.-C. qui se rapporte l'enfouissement du trésor.

LES LIVRES :

Andri Malâhe, roman d'amour (en wallon) par Lucien COLSON. — Mathieu Thône, impr. Liège. — Prix 2.50.

M. Lucien COLSON, un de nos jeunes écrivains wallons les plus appréciés, publie sous ce titre simple: *Andri Mâlâhe*, un roman qui constitue dans notre littérature de terroir une innovation. Nous avons déjà, grâce au Houlo, de Dieudonné SALME, le roman d'observation pittoresque; *Li Pope d'Anvers*, de Joseph VRINDTS, nous transporta dans le symbole légendaire et Alphonse TILKIN, avec *Li Famille Tassin*, a écrit tout un livre où, à côté de scènes historiques largement traitées, on trouve des chapitres savoureux qui ressuscitent à merveille le milieu familial liégeois.

Cette fois, M. Lucien COLSON nous donne un roman sentimental. Son âme de poète, qu'il révéla avec un art très précieux dans ses charmants rimés wallons *so les djins, les biesses et les hêrvés, veyous d'jônese*, parus sous le titre *Rimimbrances* s'épanche avec une langueur romantique et une mélancolie très pénétrante au cours de son livre.

Andri Mâlâhe, c'est l'histoire d'un jeune homme qui subit la crise sentimentale. Cela nous vaut, de la part de l'auteur, des pages exquises où sont analysés avec une finesse gracieuse les émois d'une âme essentiellement wallonne. M. COLSON, en exprimant dans une langue très pure les frissons de sa jeunesse, a su nous donner, avec ce personnage de Andri Mâlâhe, comme une synthèse de toute la jeunesse rêveuse de chez nous. Il y a là toute la ferveur dolente et aussi l'émotion légendaire qui passent dans le crémignon de Nicolas DEFRECHEUX ou *li Bahège des roses* de VRINDTS. C'est cette sorte d'aspiration vague, imprécise, indéfinie qui transporte l'âme wallonne vers des ports jamais atteints où règnent la paix, le calme et la solitude. C'est cette fièvre languide qui est une caractéristique des gens de chez nous et qui rappelle un peu la *Sensucht* des Allemands.

M. Lucien COLSON, dans son roman, qui se lit sans fatigue et dont le wallon est agréablement musical et berceur, provoque chez le lecteur cette impression de rêve et de symbole. L'idylle d'Andri Mâlâhe est contée avec une légèreté de touche qui l'enveloppe d'une atmosphère de pureté et de douceur. Au surplus, le livre abonde en descriptions de nature qui attestent une vision sûre et claire de la vie et en scènes pittoresques qui ne manquent ni d'éclat ni de truculence.

Et toute cette histoire d'Andri Mâlâhe se termine comme cela se passe toujours. Rentré « au pays », dans la ferme paternelle, Andri se ressaisit peu à peu. Il sent combien tous ses rêves aimés le désarment pour la vie quotidienne. Il les caresse toujours, mais il n'en est plus la dupe et voici qu'il rencontre sur son chemin, non plus la pâle amoureuse, mais la jeune fille saine, aux joues radieuses de santé, au baiser frais, au cœur généreux et il en fait sa femme. C'est après les tressaillements douloureux de la première jeunesse, la conquête du bonheur dans la bonté et la santé.

Il faut louer vivement M. Lucien COLSON, parce qu'il a fait œuvre d'art. Il mérite aussi des éloges parce que, dans son roman d'amour, il prouve à

son tour que le wallon, quoi qu'on en ait dit, est susceptible d'exprimer non pas seulement des choses concrètes, mais encore des sentiments très fins, très subtils et très délicats.

Pour terminer, je formulerai toutefois une réserve. Combien j'aime peu ces épigraphes qui marquent le début de chaque chapitre. Tout cela, aurait dit Verlaine, c'est de la littérature ; et nous ne voulons voir dans le livre de M. COLSON que de l'art et du sentiment. Et puis, pourquoi aller chercher des épigraphes allemandes et même françaises ? Notre vieux wallon aurait pu, pensons-nous, en fournir à satiété.

Mais c'est là peu de chose, et, du reste, ce n'est qu'une opinion toute personnelle, qui n'enlève rien à la très réelle valeur du roman de M. COLSON.

(La Meuse).

Olympe Gilbert.

Ouvrages reçus. — Théodore DENIS : *Petits tableaux rustiques en patois, d'un coin de la Flandre française*. Premier fascicule. In-8° de 32 p. Collection de « la Picardie », revue régionaliste illustrée, à Cayeux-sur-Mer). — Emile WIKET et Maurice MIDROLET : *Moncheû l'Inventeur*, comédie en un acte avec chants. (Wathelet, Liège. Prix : 0.60). — Paul ANDRÉ : *Le Prestige*, roman. 1 vol. de 379 p. (Edition de « La Libre Critique » 37, rue Souveraine, Bruxelles. Prix : fr. 3.50). — *Almanach de la Roulotte littéraire et artistique*, magazine illustré. In 4° de 48 p. (Delattre, éditeur à Soignies, et Lacomblez, à Bruxelles. Prix 2 fr.)

Faits divers.

LIÈGE. — La ville de Liège qui a récemment acheté une vieille maison dite d'Ansembourg, merveilleusement décorée en style liégeois, compte, pour l'année de l'Exposition, offrir en cette opulente demeure qu'on s'occupe de meubler, un type d'ancienne maison patricienne. D'autre part, la maison natale de Grétry, dont elle est propriétaire, recevrait un mobilier modeste, authentiquement liégeois aussi, et donnerait le type d'une habitation d'ouvriers vers le milieu du XVIII^e siècle.

Plus tard, la maison d'Ansembourg deviendra un musée d'art décoratif, et dans la maison de Grétry, on installera le « Musée Grétry » créé par M. J.-Th. Radoux, directeur du Conservatoire royal de musique de Liège.

C'est en 1882 que M. Radoux eut l'idée patriotique de réunir dans la ville natale de Grétry des collections destinées à perpétuer le souvenir de sa brillante carrière artistique. En 1902, le fondateur fit don de ces collections à la ville, qui accepta en dotant l'œuvre d'une modeste subvention annuelle. Précédemment, grâce à la générosité de plusieurs personnes — et à la sienne propre — l'honorable Directeur du Conservatoire était parvenu à réunir un nombre très remarquable de « reliques », comme il les appelloit justement, relatives au grand musicien pour lequel il a un culte tout particulier et dont il connaît intimement la vie. Depuis lors le « Musée Grétry » s'est encore enrichi. Il offre au visiteur des autographes et des manuscrits, toute une galerie de portraits du temps, des ouvrages sur Grétry et son œuvre, et un grand nombre de documents de toute espèce relatifs au grand homme,

sans compter des objets lui ayant appartenu, ainsi que des éditions de ses œuvres musicales et philosophiques. Soit, au total, plus de trois cents numéros. Ainsi le Musée, sans préjudice de la valeur sentimentale et patriotique à laquelle avait songé d'abord le fondateur, a bientôt acquis celle d'une source unique de renseignements pour les artistes et même pour les archéologues ; et d'autre part, il constitue incontestablement une curiosité qui mérite d'être mise en pleine lumière, à la portée du grand public.

Nous pensons cependant qu'il manque quelque chose au Musée Grétry, et nous sommes convaincu que notre avis sera partagé par tous ceux qui ont entendu M. Radoux parler du grand musicien liégeois. Cette chose, c'est l'opinion personnelle de M. Radoux lui-même, sur l'œuvre et l'influence de Grétry, qu'il connaît et apprécie mieux que personne.

Puisqu'à l'occasion de l'Exposition de Liège, on se propose de donner au théâtre de Liège la représentation des principales œuvres de Grétry, nous espérons qu'on décidera M. Radoux à dire aux Liégeois et à leurs hôtes, avec l'autorité qui s'attache à son nom et à sa situation, quelle place il est légitime d'attribuer à Grétry dans l'évolution de la musique. O. C.

— Puisque nous parlons de Grétry, l'occasion est bonne de noter la découverte que vient de faire un généalogiste liégeois bien connu, M. DANET DES LONGRAIS, qui, après de patientes et laborieuses recherches, a trouvé que le célèbre compositeur portait le vocable de son origine. Grétry est le nom d'un petit hameau situé dans la province de Liège, près de Bolland, à quatre kilomètres de Herve. Et le grand musicien aurait dû s'appeler « de » Grétry.

On constate, qu'André-Ernest-Modeste Grétry naquit à Liège et fut baptisé en l'église de Notre Dame-aux-Fonts, le 11 février 1741. Il fut inscrit abusivement sous le nom « Grétry » dans le registre aux baptêmes. Il était fils de François-Pascal « de Grétry », baptisé à Mortier, le 31 mars 1714, et de Marie-Jeanne de Fosce ; petit-fils de Jean-Noël « de Grétry », baptisé à Bolland, le 4 mars 1673, et de Dieudonnée Campinado ; arrière-petit-fils de François « de Grétry », baptisé à Bolland, le 3 avril 1648 et de Marie-Jeanne Noël. François « de Grétry » était fils d'Arnold « de Grétry », sergent et forestier de la seigneurie de Bolland, et de Marie Noppin, petit-fils de Jean « de Grétry » et d'Isabelle Bonvoisin, et arrière-petit-fils de Arnold « de Grétry », né vers 1540, censier de M^{me} la comtesse d'Argenteau, dame de Bolland, et de Jeanne Grosmaître, sœur de Gilles, échevin de Bolland en 1565.

— Trois toiles de Gérard de Laresse, le célèbre peintre liégeois, figuraient à la vente Vielçay-Frédéric, Müller et C^o à Amsterdam. Ces toiles, des peintures de plafond, ont été adjugées 23.000 francs. Elles serviront à décorer le Palais de la Paix, que le Bureau d'arbitrage international devra à la munificence du milliardaire américain André Carnegie.

— Le Théâtre Communal Wallon, installé au local du Casino Grétry, obtient chaque dimanche un succès tout-à-fait mérité, sous l'excellente direction de M. Guillaume Loncin. La troupe, qui, dès les débuts manifesta

une cohésion parfaite, réalise de jour en jour des progrès étonnants. Les spectacles sont variés, copieux, et les programmes très bien composés. Le public va en foule applaudir chaleureusement les artistes, et, à chaque représentation, on doit refuser du monde. C'était pour favoriser « une expérience » que le Conseil communal avait loué le local en question que d'aucuns trouvaient un peu spacieux, un peu cher, etc. L'expérience est concluante !...

— Pour Zénobe Gramme. Depuis plusieurs années, Paris et Liège ont baptisé des rues du nom du grand inventeur. La ville de Huy vient de suivre cet exemple et a donné le même nom à la vaste place publique qui se trouve en face la gare du Nord. D'autre part, l'administration communale de Hannut, après avoir décidé de placer une inscription commémorative sur la maison que Gramme a habitée, vient de se voir offrir par un nombreux groupe d'habitants un portrait de l'inventeur; ce portrait sera mis en place d'honneur à l'Hôtel-de-Ville. L'administration hannutoise a aussi décidé de débaptiser l'une des rues principales pour lui donner le nom de Zénobe Gramme. Enfin, la ville de Liège a fait installer, dans la cour de son Institut électro-technique, le buste de Gramme commandé à M. Sauvage, sculpteur liégeois.

On sait que depuis la publication du dernier numéro de *Wallonia*, un Comité s'est constitué sous la présidence d'honneur de M. Montéfiore-Levi, en vue d'ériger à Liège un monument à la mémoire de l'inventeur de la dynamo.

La composition de ce Comité ayant été publiée dans les journaux, on a constaté avec satisfaction que les promoteurs s'étaient adjoint parmi de nombreuses personnalités marquantes, le bourgmestre de Jehay-Bodegnée, localité où Gramme est né, et ceux de Huy et de Liège, villes, où il a successivement résidé avant son départ pour l'étranger.

A ce propos le directeur de *Wallonia* a écrit au journal *l'Express*, de Liège, la lettre suivante en date du 27 novembre pour faire remarquer un fâcheux oubli. On ignore généralement, dit-il, que Gramme a passé à Hannut toute son adolescence, qu'il y a donc vécu plus longtemps qu'en aucune localité en Belgique. C'est en ce bourg, comme le savent nos lecteurs, que Gramme fit son apprentissage de menuisier. Il y vécut exactement 14 années, de 8 à 22 ans.

« On s'étonnerait à bon droit, dit cette lettre, que l'édilité de Hannut n'ait pas été associée dès le premier jour à la commémoration qui se prépare, si l'on n'avait constaté la pénurie des renseignements que Gramme a laissés connaître de sa vie. Son passage à Hannut est resté dans l'oubli jusque dans ces derniers temps. On sait du reste que maintes erreurs ont été de bonne foi propagées sur la vie de notre illustre compatriote.

» On s'est livré récemment à des recherches en vue de mieux connaître les péripéties de cette existence glorieuse. Un travail assez étendu a été publié en notre ville (1), qui rectifie et complète le peu qu'on avait pu

savoir. Dès lors, il est regrettable qu'on ait vu reproduire, dans les circonstances récentes de l'installation du Comité Gramme, des inexactitudes biographiques trop longtemps respectées. On regrettera surtout que ce Comité lui-même soit resté dans l'ignorance d'une des périodes les plus importantes de la vie du célèbre inventeur.

» Tout le monde sera sans doute d'accord pour déclarer que la place du bourgmestre actuel de Hannut (que je n'ai pas l'honneur de connaître) est marquée dans le Comité, à côté des bourgmestres de Liège, de Huy et de Jehay, comme l'eût été celle de son prédécesseur, feu M. Degeneffe, qui a connu intimement Zénobe Gramme ».

Au moment de mettre sous presse, nous ignorons encore si une suite quelconque a été donnée à cette observation.

— M. Maurice JASPAR, pianiste, et M. Albert ZIMMER, violoniste, ont entrepris, depuis trois ans, de faire dans des séries de concerts « l'histoire de la Sonate et du Concerto ». C'est sous ce titre qu'ils donnent chaque hiver des séances hautement prisées du public musical, pour lequel ils exécutent, avec le concours d'artistes éminents, les chefs-d'œuvre de la littérature si vaste et si curieuse qu'ils ont entrepris de faire connaître. Toujours désireux de signaler des œuvres nouvelles choisies parmi les plus remarquables, et tout en témoignant également d'un réel intérêt pour nos nationaux, ils observent néanmoins un parfait éclectisme. C'est ainsi que cette année, ils interpréteront des œuvres de F. Busoni, A. Diepenbrock, Joh. Brahms, Ch. Smulders, Saint-Saëns, E. Sjögren, Sébastien Bach, Haendel et Mozart. La liste des quarante à cinquante œuvres qui ont jusqu'à présent été inscrites aux programmes de MM. JASPAR et ZIMMER témoigne d'une érudition qui n'a d'égales que leurs brillantes qualités de pénétration et d'exécution. Grâce à ces excellents professeurs, nos dilettantes ont chaque année l'occasion d'entendre des œuvres admirables qui sont bien souvent des nouveautés à Liège, et il en est ainsi surtout pour les concertos avec orchestre, que les virtuoses n'inscrivent que très rarement à leurs programmes. C'est donc à la fois une œuvre précieuse d'enseignement et de grand art que poursuivent avec autant de talent que de ténacité MM. JASPAR et ZIMMER.

Pierre Deltave.

— Une Exposition récente, au « Cercle Athlétique », des aquarelles et pastels de M. Georges KOISLER, nous a montré ce jeune artiste en voie de conquérir une personnalité distinguée. Plusieurs portraits, des études et les premiers numéros d'une série intitulée *Filles*, prouvent que son art, jadis limité à d'amusantes, mais très superficielles caricatures, s'est notablement amplifié. L'expressive élégance de la femme moderne est, en ces panneaux nouveaux, fort gracieusement et sobrement traduite; leur auteur, au surplus, s'atteste désormais en possession d'un métier sûr, à la fois vigoureux et délicat, que complète une entente avisée de la mise en scène. Dans les pages cataloguées la *Gosse* et le *Miroir aux Alouettes*, on a remarqué, en outre, d'aiguës notations de psychologie, exprimées avec une simplicité de moyens qui fait honneur à l'artiste. Ces réalisations permettent d'espérer beaucoup de l'effort de M. KOISLER.

Ch. D.

(1) C'est l'article publié dans notre dernier numéro.

PARIS. — Notre collaborateur M. Albert Mockel vient de fonder une Ecole d'Art classique et moderne. Voici la liste des cours dès à présent organisés et qui ont été récemment ouverts :

Cours de chant, cours d'ensemble vocaux (duo, trio, quatuor et chœurs) et leçons particulières par M^{me} Marie Mockel.

Cours de piano, musique d'ensemble et lecture, musique de chambre, par M^{me} M. Duchemin.

Cours théorique de composition décorative, composition décorative appliquée aux arts d'agrément, ateliers pratique d'art décoratif, par M. P. Verneuil.

Art littéraire : causeries sur la littérature moderne (De Sainte-Beuve à Anatole France ; de Vigny à Mallarmé ; la Renaissance idéaliste), cours pratique (Lecture et analyse d'œuvres modernes ; étude de la diction et de la composition ; esthétique) par M. Albert Mockel.

Adresses particulières : M. et M^{me} Mockel, 14, rue Léon-Cogniet ; M^{me} Duchemin, 2, rue de Siam ; M. P. Verneuil, 49, rue Lemercier.

Nous souhaitons le succès qu'elle mérite à l'initiative de M. Mockel, de la délicate artiste M^{me} Mockel, et de leurs excellents collaborateurs. La valeur des institutions antérieures de ce groupe d'artistes était un garant de l'attention que le public supérieur de Paris a d'emblée accordée à la nouvelle Ecole.

ERRATUM

A propos des Prix de Rome. — Rendant compte, dans le dernier numéro de *Wallonia* de la cantate couronnée au dernier grand Concours de Rome, nous avons reproduit sans la contrôler (grave imprudence !) l'assertion d'un confrère assurant que M. Alb. Dupuis était le premier, depuis Peter Benoit, qui eût remporté son premier prix à l'unanimité des voix. Or, il n'en est rien, puisque la même faveur fut réservée, en 1859, à... M. J.-Th. Radoux, depuis directeur du Conservatoire de Liège, avec sa cantate *Le Juif Errant*. Nous profitons avec empressement de ce coin de page pour rectifier l'erreur.

Ernest Clason.



Armand RASSENFOSSE

dessinateur et graveur liégeois

Conférence faite au Cercle Athlétique liégeois, le 4 décembre 1903,
à l'occasion d'une exposition de l'Œuvre de l'artiste.

MESSIEURS,

Il est extrêmement difficile de parler d'un artiste vivant, en pleine maturité de talent, en progression continuelle vers la perfection réalisable, et dont l'œuvre déjà étendue laisse prévoir pour l'avenir un épanouissement plus grand encore. La tâche est d'autant plus délicate quand cet artiste est un ami et un ami intime.

En pareil cas, les louanges sincères paraissent dithyrambiques et la critique, tout aussi impartiale, semble estompée, atténuée : car, dit-on, c'est le fait de l'amitié d'être fasciné par les points lumineux et de passer inconscient à côté des taches d'ombre. Dès lors, les appréciations émises font naître la défiance dans l'esprit de l'auditeur ; elles sont plutôt préjudiciables à l'artiste et à son œuvre.

Je ne m'étais pas rendu compte de ces difficultés quand je me suis offert de vous dire quelques mots sur Armand Rassenfosse ; je regrette presque d'avoir assumé la responsabilité de cette causerie. Je ne suis ni un orateur suffisant ni un critique compétent pour me permettre de juger un artiste, un aîné, un ami. Et pourtant, toute réflexion faite, il est de mon devoir de prendre la parole aujourd'hui, eu égard à la situation spéciale de Rassenfosse vis-à-vis du public.

En effet, il existe sur ses œuvres un certain nombre de légendes accréditées auprès des critiques autorisés ; elles sont répétées, colportées sans contrôle de journaux en journaux ; elles deviennent pour ainsi dire des clichés, naturellement d'autant plus acceptés par le public qu'il en saisit moins la portée.

Eh bien ! il est nécessaire une bonne fois de réagir contre ces légendes ; il convient de détruire ces préjugés. Comme pour tout préjugé, il suffirait de les examiner logiquement, de les analyser avec impartialité pour reconnaître leur peu de valeur. Mais c'est là une tâche incommode à laquelle peu de personnes se résolvent. Elle nécessiterait de la réflexion et celle-ci est considérée comme fatigante. Il est plus agréable et surtout moins dangereux d'accepter des idées, des opinions courantes, toutes faites ; on ne s'expose à aucun mécompte puisque ces idées correspondent à la moyenne des intelligences et l'on ne risque aucune contradiction ; car la discussion, elle aussi, inquiète et fatigue ces âmes tranquilles...

Il faut donc réagir. Aussi vous parlerai-je ce soir d'Armand Rassenfosse, de l'artiste et de ses œuvres, et je vous remercie de m'avoir permis une nouvelle fois d'élever ma voix parmi vous.

Votre Cercle, qui a eu de si généreuses tentatives d'art dans une ville où les arts sont dans un marasme complet, se doit spécialement une réaction dans cette voie : en défendant les intérêts moraux du camarade Rassenfosse, vous combattez aussi pour vous-même, puisqu'il fait partie intégrante de votre Cercle. En m'adressant à vous, je puis m'exprimer librement, sans crainte de me voir mal interprété et certain que votre indulgence m'est acquise.

Comme beaucoup d'artistes, Rassenfosse n'était nullement destiné, ni par sa famille ni par son éducation, à suivre la carrière qu'il a choisie de plein gré. Fils de commerçants et fils unique, il était naturellement appelé à continuer leurs affaires. Cependant, c'est précisément au milieu des objets de commerce que Rassenfosse ressentit ses premières émotions d'art : En contact journalier avec les tapis orientaux, les soieries, les vases, les céramiques, les grès, les porcelaines, les bronzes, les bibelots d'Europe et d'Extrême-Orient, ceux-ci évoquant les splendeurs fantastiques des *Mille et une Nuits*, Rassenfosse reconnut bientôt qu'il était né admirateur de leurs formes, de leurs reflets, de leurs couleurs. Les jouissances qu'ils lui procuraient, dépassaient de beaucoup leur valeur marchande. Leur arrivée le mettait en fête ; leur départ, qu'il aurait voulu retarder à l'infini, l'attristait : Rassenfosse manquait d'esprit commerçant.

Vivant au milieu de la hantise des objets d'art, Rassenfosse essaya d'en produire lui-même. Une grande facilité naturelle, jointe à une remarquable adresse des mains qu'il tient de son père, l'amènèrent à dessiner, d'abord de chic naturellement, et, chose curieuse, à tenter des gravures à l'eau-forte. Il avait 16 ans au moment de ses premiers essais, essais informes, obtenus en tâtonnant, avec de

pauvres outils et des moyens simplistes. Le vernis était de la vulgaire cire ; un gros clou servait de burin ; la presse absente était remplacée par un rouleau de cuisine que l'on faisait passer sur la planche posée à terre. Pour augmenter la pression, un ami complaisant grimpait sur les épaules de l'opérateur.

L'idée de faire de l'eau-forte émanait d'un vieux bouquin acquis au hasard d'une vente et contenant les recettes de gravures les plus diverses, entre autres des procédés tombés en oubli, tels que le vernis

mou. Le succès des premières tentatives fit naître le désir de varier les essais ; le matériel se perfectionna également et Rassenfosse n'hésita pas à aborder le procédé le plus délicat de tous : le vernis mou que je viens de mentionner. Entretemps, toujours par curiosité innée, Rassenfosse se lança dans la peinture, spécialement l'aquarelle. Des centaines de croquis de ce genre virent le jour : toujours faits de chic, représentant le plus souvent des intérieurs, à plusieurs personnages, d'un faire minutieux. Je possède un spécimen de cette période et je le conserve à titre de document intéressant au point de vue de l'évolution du talent de Rassenfosse.



Malgré les inexacitudes du dessin, malgré tous les reproches que l'on peut faire à ce simple produit de passe-temps, cette aquarelle témoigne d'une recherche de couleur et d'une incontestable habileté.

Mais là ne se bornèrent pas les tentatives artistiques de Rassenfosse. Il fit de la sculpture ; il en arriva bientôt à faire de l'art appliqué. Comme la mode était alors à la pyrogravure, il s'appropriâ ce procédé également : la mine inépuisable des albums japonais qui firent leur apparition en Belgique vers cette époque, fournissait ample matière d'une profusion de panneaux décorés à la pyrogravure. Je suis convaincu que beaucoup d'entre vous possèdent quelque meuble, armoire ou étagère, orné d'un ou plusieurs panneaux de ce genre, souvent rehaussés d'un peu de couleur, et vous serez peut-être étonnés d'apprendre quelle doit être leur attribution. Comme

en art, la recherche de la paternité est admise, Rassenfosse ne m'en voudra pas d'avoir dévoilé le secret.

Au milieu de ces préoccupations étrangères au commerce, Rassenfosse éprouva le désir de connaître un véritable artiste. Il songea à DE WITTE dont il avait admiré les envois de Rome, les dessins, les eaux-fortes. Un beau jour il se rendit chez lui, se présenta, causa gravure et bientôt un courant d'intimité amicale s'établit entre eux, qui eut une influence considérable sur le développement intellectuel de Rassenfosse. Leurs fréquentes causées sur l'art, son histoire, ses plus célèbres représentants provoquèrent de nombreuses lectures et une stimulation au travail. Il profita de ses nombreux voyages d'affaires pour étudier à fond les musées parisiens. Il put ainsi contrôler et apprécier par lui-même ce qu'il avait recueilli dans les livres. Il fureta partout, recueillit dans les productions modernes comme dans les anciennes, prisées ou non, inconnues ou célèbres, tout document ignoré pouvant présenter de l'intérêt. Il s'aperçut ainsi que le nombre de choses vraiment belles et éternellement belles était somme toute restreint, et il apprit l'indulgence pour les efforts même stériles des travailleurs sincères.

Au cours de ces pérégrinations, Rassenfosse rencontra parfois des productions d'une conception étrange, fascinantes par leur exécution hardie, dénotant un dessinateur et un graveur consommé, cinglantes de philosophie ironique; elles étaient signées d'un nom incisif comme un trait de pointe-sèche : FÉLICIEN ROPS. Comme pour DE WITTE, Rassenfosse ne sût résister à l'aborder. Entre l'artiste plus âgé, répandu dans le monde intellectuel parisien mais solitaire en art, et le jeune dilettante liégeois, s'établit une amitié à toute épreuve qui ne finit qu'à la mort de Rops. Dans l'atelier de la place Boieldieu comme dans sa maison à Corbeil, Rassenfosse vécut dans l'intimité de Rops; il vint en contact avec la légion des littérateurs, des poètes, des peintres, des critiques, des musiciens de Paris et même avec toute cette faune bigarrée de personnalités qui ne sont rien de tout cela, mais qui éblouissent par l'originalité de leurs théories, l'extravagance des paradoxes, et attirent par leur vie de rêve. Au milieu du feu d'artifice général, Rassenfosse resta l'observateur silencieux; mais les petites idées étroites et brumeuses de sa ville natale s'effacèrent devant des conceptions plus justes et plus larges.

Initié aux tentatives de son nouvel ami, Rops le mit au courant de ses recherches propres. Le procédé du vernis-mou offrait encore bien de l'incertitude; un certain vernis transparent notamment, obtenu une seule fois par hasard et dont la recette était perdue, absorbait ses efforts. Rassenfosse s'offrit de chercher à son tour.

Rentré à Liège, il se mit au travail avec acharnement et durant des années, ce fut un échange constant de recettes, de fioles de vernis, d'épreuves d'essai, de lettres qui eurent pour résultat toute une série de vernis baptisés de « vernis Ropsenfosse » en souvenir de la collaboration patiente des deux artistes.

Il va de soi que cette fièvre de travail opéra une transformation dans la manière de voir de Rassenfosse. Abandonnant le dessin de chic, il observa et prit la nature comme modèle. Son cercle d'amis s'élargit : DONNAY, BERCHMANS, NAMUR, MARÉCHAL, Emile DE BARÉ,



(Appartient à M. Bole)

HUSCHOUX.

Dessin relevé.

même DE WITTE, participèrent aux réunions où tour à tour on peignait, on dessinait avec ou sans modèle vivant, on gravait en s'ingéniant à acquérir la liberté de trait tant admirée chez REMBRANDT dont Rassenfosse venait d'acheter la reproduction complète des œuvres gravées.

C'était aussi l'époque joyeuse de *Caprice-Recue* et du *Frondeur*, animée par les boutades spirituelles de Clapette, l'insouciant mise au jour de productions souvent hâtives, souvent maladroites, mais nullement méchantes, et égayant autant leurs auteurs que leur public.

Tout ce que Rassenfosse avait produit jusqu'alors était et ne pouvait être considéré que comme un passe-temps, une amulette du dimanche. Cependant, à diverses reprises et à l'insu de ses parents, il essaya de travailler d'une manière plus suivie. Il rognait sur ses heures de sommeil, et, le matin, avant de se rendre au magasin, dessinait ou gravait d'après modèle. Mais ses préoccupations artistiques ne venaient qu'en second lieu ; elles étaient peu encouragées par ses parents qui voyaient avec tristesse leur fils se détacher de plus en plus des affaires et bientôt souhaiter ouvertement d'abandonner tout à fait le commerce.

Un beau jour la crise décisive survint. Rassenfosse quitta avec sa famille la maison de commerce, et résolut de s'adonner exclusivement à l'art. Son père s'y opposa, mais il ne put le retenir ; la scission inévitable se produisit. M. Rassenfosse père fut peut-être dur, mais il ne faut point le blâmer. Après avoir travaillé sans relâche, toute sa vie, et préparé la voie à son enfant unique, lui épargnant ainsi les débuts difficiles, il le voyait s'engager dans un avenir problématique où les commencements sont plus pénibles encore. Dans cette lutte, aucune préoccupation mercantile n'influença son esprit, non plus que l'aversion bourgeoise et instinctive envers l'art et les artistes : car c'est au père Rassenfosse notamment que revient le mérite d'avoir poussé vers l'Académie Auguste DONNAY, alors simple ouvrier peintre, et d'en faire l'artiste que vous admirez aujourd'hui. Mais il ne put se résoudre de voir chez son fils les qualités qu'il découvrait chez les autres. Il fut simplement humain ; lui rendant peut-être même le service d'aiguiser sa volonté par la contradiction, il l'empêcha comme tant d'autres de profiter d'une victoire trop facile.

A partir de 1800, Rassenfosse traversa une série d'années dures, très dures mêmes, parfois noires, souvent décourageantes. Rassenfosse ne se fit pas la moindre illusion : âgé de 28 ans, il n'avait pas de temps à perdre ; son bagage technique était pour ainsi dire nul ; il ne suffit pas d'avoir des idées, il faut pouvoir les réaliser. Il se mit à l'œuvre tout seul, avec acharnement, avec ténacité. Il étudia le corps humain en de centaines, je puis dire en de milliers de dessins sans autre souci que de se rendre maître de la forme, d'assouplir ses doigts, de retrouver la synthèse après avoir fait l'analyse. Il essaya de voir, de surprendre les attitudes, les gestes, les mouvements éternellement variés du corps ; il ne voulut point corriger la nature même quand elle se montrait laide, fatiguée, usée. Les harmonies en mineur ont leur charme aussi.

Les premiers dessins sont maladroits, voulus, criblés de fautes,

souvent franchement mauvais. Mais la patience et une prodigieuse volonté finirent par triompher. Les lignes devinrent plus souples, les proportions et les mouvements, plus justes. La personnalité de Rassenfosse se montra dans des dessins un peu secs d'abord, d'un faire mince, mais rigoureusement nature. Il avait trop longtemps sacrifié au chic ; pour s'en dégager d'emblée, il tomba dans l'exagération contraire, moins néfaste pourtant. Petit à petit, l'équilibre survint ; il sut être vrai sans être photographique, et la fâcheuse influence symboliste et littéraire qui domina un moment donna tous les artistes, l'atteignit moins, peut-être parce qu'il s'en tenait plus à la nature et que précisément son éducation littéraire était plus complète que chez la plupart de ses collègues.

L'énorme production de cette époque est restée complètement ignorée du public. Elle n'était qu'une patiente étude, mais elle constitue une prodigieuse réserve de documents où Rassenfosse peut encore puiser actuellement, tout en remaniant les imperfections premières sous l'influence de son talent mûri.

Parallèlement au dessin, Rassenfosse se perfectionna dans la gravure. Tout aussi nombreux sont les essais d'eau-forte, de vernis mou, d'aquatinte, de pointe-sèche, combinés et variés à l'infini. Eux aussi ne sortirent que rarement de l'atelier et passèrent inaperçus. Le public liégeois avait bien d'autres soucis d'ailleurs, et Rassenfosse était plus préoccupé de regagner le temps perdu que de livrer des œuvres incomplètes à l'appréciation peu encourageante de ses concitoyens.

Malheureusement, il fallait compter avec les exigences de la vie. Rassenfosse eut la chance de rencontrer au début de sa carrière un homme aussi ambitieux que lui de sortir de la routine courante. Auguste BÉNARD, établi pour son compte depuis un an et demi environ, était un habile homme d'affaires et un technicien accompli. Mais il manquait d'éléments artistiques. Les deux hommes s'associèrent et Rassenfosse eut la direction de la partie art en s'engageant de fournir lui-même les projets et dessins nécessaires. La collaboration de Bénard et de Rassenfosse fut féconde. Souvent Rassenfosse dut se plier à des besognes secondaires : il fit des lettrines, des ornements typographiques, des pancartes, des réclames, des illustrations de catalogues ne répondant que de loin à son idéal. Il apprit à tirer profit des données les plus ingrates et cette collaboration eut quand même son influence favorable, car ses productions ne restèrent pas toujours anonymes.

Rassenfosse tenta, en effet, l'illustration ; il contribua à celles destinées à un volume de LAVACHERY ; il en fit pour des vers